

soulier baillant, la chemise absente ou le pantalon percé aux fesses ?

Quels remèdes ? Se marier ? Mais quand on est pauvre et conscient il est de la plus élémentaire honnêteté de ne pas entraîner avec soi une femme dans la misère et lui faire des enfants que vous n'aurez pas non plus le moyen de nourrir et d'élever.

Vraiment les riches volent aux pauvres leur part de caresses et de joies les plus naturelles et légitimes. J'aimerais qu'une révolution se fit sur cette question primordiale : le Droit à l'Amour.

La sagesse japonaise, d'après tous les voyageurs, a résolu le problème depuis des siècles en donnant au besoin sexuel la priorité sur tous les autres. Loin de l'hypertrophier comme ici, de l'entourer d'obstacles, de difficultés, de préjugés, de pudeurs, on considère son exercice comme le régulateur de la vie sociale.

Il faudra bien qu'en Europe on en vienne à cette liberté de l'Amour avec pour corollaire la sécurité matérielle et morale assurée aux mères et aux enfants lesquels seront alors considérés comme des forces précieuses pour le bien général, tandis qu'à présent, on salue leur arrivée comme des calamités ou de lourdes charges.

Il est vrai que si une modification aussi radicale s'opérait dans les mœurs, on verrait alors disparaître le vol et toutes les formes de crimes qui ont pour mobile la recherche du plaisir amoureux, ce qui ne ferait pas l'affaire des magistrats, des policiers et des geoliers, lesquels en vivent et en ont besoin pour dissimuler leur parasitisme et laisser croire à leur utilité.

Jehan RICTUS

CORRESPONDANCE. — Je remercie les nombreux lecteurs qui m'ont envoyé leurs félicitations pour mes récents articles. C'est pour moi un précieux encouragement.

Quant à ceux qui m'ont adressé soit des chansons, des poèmes, ou des lettres touchant par exemple, le végétarisme, je me propose de leur répondre individuellement ou de traiter cette dernière question au cours d'une prochaine étude.

J. R.



Après le Congrès de Toulouse

✱ ✱ ✱

Du compte rendu des premiers débats de Toulouse, une impression se dégagait qui devint plus forte à mesure que se succédaient les controverses : l'impression de la grande franchise que les délégués apportaient dans la discussion.

Des propositions nettes, des résolutions précises, point de souci de ménager les susceptibilités, les vanités ou les bienveillances ; point d'échappatoires ; point de tendance à concilier la chèvre et le chou : voilà ce que n'ont pas assez remarqué ceux qui ont cru pouvoir comparer les débats du Congrès confédéral à des débats politiques. Voyez l'affaire de la « Maison des Fédérations », l'obsédante affaire qui provoqua tant de malaises entre militants sincères, tant d'allusions désobligeantes, de sous-entendus inquiétants, de racontars, d'histoires, de potins. On l'a discutée au grand jour. On a tout dit ; les choses glorieuses et les pénibles, les beautés et les

petitesses. On a tout étalé, tout. Et l'on a eu le sentiment que de la discussion passionnée, un grand souffle d'honnêteté, de propreté, s'élevait qui balayait les malentendus, les rancunes, les erreurs, les faux points, les méchants propos et que de cette franche lessive, la C. G. T. sortait nette et vigoureuse, sans une éclaboussure.

Certains ont regretté que cette lessive fût publique ? Nous, nous en sommes réjouis. Le linge qu'on lave en famille est mal lavé. Il lui faut le grand air, le grand vent, la grande lumière. Le linge qu'on lave en famille, la brosse ne l'atteint pas partout ; il reste des coins obscurs qui s'agrandissent vite. Sur une affaire délicate que l'on a mal liquidée, des bruits se répandent ; ils rampent ; on les chuchote de la bouche malveillante à l'oreille intriguée ; ils se propagent et tôt se trouvent des gens bien informés qui disent : « On n'a pas tout dit... » Et le malaise demeure. Tandis qu'aujourd'hui, qui oserait prétendre que la question « Maison des Fédérations » divise encore des militants ?

L'autre impression que donnèrent les débats de Toulouse fut celle de la volonté formelle et quasi unanime des délégués d'échapper à toute tutelle, à toute direction, à toute réglementation des partis et de l'Etat.

Lisez le compte rendu de la séance du 8 octobre où l'on discuta la proposition Merrheim, relative au contrat légal de travail, à l'arbitrage obligatoire, à la capacité commerciale des syndicats. Vous remarquerez chez les représentants des syndiqués français, non le parti-pris de décliner toute proposition de l'Etat *uniquement parce qu'elle émane de l'Etat*, mais la résolution de laisser le syndicalisme, indépendant de toute contrainte, poursuivre par ses propres moyens sa double besogne qui est d'améliorer immédiatement le sort des producteurs et de les préparer à tenir leur place sous un régime économique équitable. Voilà pourquoi ils ont repoussé les dangereux projets gouvernementaux qui, sous prétexte de « régler » le droit de grève, pourraient tenter de le détruire, et sous couleur de laisser aux syndicats la faculté de s'enrichir, pourraient les dissoudre ou les diviser.

Les considérants de l'ordre du jour Merrheim ont été adoptés par 1234 mandats contre 11 : on est en droit de déclarer que sur les questions primordiales, les organisations ouvrières françaises n'ont qu'une opinion, qu'une pensée. Rien que pour nous en avoir administré la preuve reconfortante, le Congrès de Toulouse mériterait une place mémorable dans les annales du syndicalisme.

Non que nous imaginions naïvement que toute discussion cessera désormais entre syndiqués et que l'accord parfait ne sera plus troublé jusqu'à l'accomplissement des fins dernières du syndicalisme. Mais il apparaît que la C. G. T. revient de Toulouse avec une autorité fortifiée par l'unité de doctrine.

L.-M. BONNEFF



Portraits d'Hier

Études sur la vie, l'œuvre, l'influence des grands morts de notre temps

Walt Whitman est l'auteur d'une œuvre aux proportions athlétiques où, pour la première fois, sont intégralement chantés le peuple, la démocratie, l'âge moderne, le corps et l'acte sexuel. Cette œuvre se situe en dehors du temps, en dehors des préjugés et des formules littéraires. Whitman s'adresse au peuple, aux ouvriers, aux artisans, aux camelots, aux vagabonds. Le peuple a enfin trouvé son barde puissant, son chanter grandiose en Walt Whitman, issu du peuple, qui toute sa vie vécut la vie du peuple.

Henri Guilbeaux nous a présenté ce poète magnifique. Il l'a fait avec cette verve et cette exubérance qu'il apporte quand il parle des choses qu'il admire.

Les lecteurs des *Hommes du Jour* réclameront WALT WHITMAN dans tous les kiosques. N° 37 de *Portraits d'Hier*. Prix : 0 fr. 25.